

Colloque "Psychiatrie, Art et Société"

Bruxelles, 25, 26 et 27 octobre 2000

Atelier "Parole et écriture"

La question du cadre : de l'éthique à la poétique et retour

Tanguy de Foy

Lors de l'atelier intitulé "Psychiatrie institutionnelle", Philippe Hennaux témoignait de son travail avec les toxicomanes. Ce travail l'avait amené à différencier trois notions qui touchent à ce qu'on appelle le cadre : la règle, la norme et la loi. Le découplage de ces trois notions à partir d'une expérience de rencontre avec une population particulière me donnait l'impression d'être face à une approche institutionnelle habitée par une éthique.

C'est cette éthique qui lui permettait de dire, entre autre, que "les règles sont mutables". Cette idée de mutabilité signe cette éthique dans le sens où elle est rendue possible par une ouverture à la rencontre *a priori*. Ces personnes toxicomanes auxquelles s'ouvrent la rencontre, dans leurs comportements et les questions qu'ils posent, sont eux-mêmes habités par une éthique, même si celle-ci n'est pas toujours très morale.

L'idée que je veux amener en disant cela, c'est que le travail que nous faisons comme psychothérapeutes ne peut se penser qu'à travers la définition d'un espace de rencontre, un cadre circonscrit par des règles - même, et surtout, mutables - qui permette aux personnes que nous rencontrons d'affirmer une éthique personnelle, en d'autres mots : de s'inscrire dans l'existence.

Nous proposons, aux Ateliers de l'Insu¹ - et, en ce qui me concerne, également au Centre Thérapeutique pour Adolescents des Cliniques Saint-Luc et au département Adolescents et Jeunes Adultes du SSM Chapelle-aux-Champs - un espace de rencontre autour de l'expression. L'expression, non pas artistique - qui fait déjà appel à des normes sociales - mais l'expression de quelque chose de soi à un moment donné, qui sera pris, cette "chose", pour ce qu'elle est, ni plus, ni moins. Cette expression suppose elle-même une éthique pour exister.

Voilà, brièvement, les différents niveaux, dont il faut tenir compte pour construire une éthique de travail :

- ce que la personne que nous rencontrons apporte ;
- notre désir de psychothérapeutes ;
- le cadre dans lequel va s'effectuer la rencontre.

Revenons maintenant à notre préoccupation première : de l'éthique à la poétique.

Etymologiquement, on peut se référer à l'éthique comme étant "ce dans quoi s'ancrent les habitudes". Ethique vient de *ethos* qui veut dire "mœurs". Les mœurs font référence aux habitudes quand celles-ci sont liées aux notions de bien et de mal. Il y a ainsi, comme chacun sait, de bonnes habitudes et de mauvaises habitudes : ces dernières n'étant peut-être simplement que des habitudes mal habitées. Pour habiter une habitude, bien ou mal, deux positions sont possibles en rapport avec la question du savoir :

- une position morale : savoir ce qu'il ne faut pas faire.
- une position éthique : savoir qu'il y a des possibles insus.

On pourrait paradigmatiser ces deux positions à partir d'un des interdits fondamentaux : le meurtre. Il est ainsi tout différent de savoir qu'il ne faut pas commettre de meurtre et de savoir/reconnaître que c'est possible. Dans mon humanité, je suis susceptible de pouvoir commettre un meurtre. En me le disant, je me place au niveau d'un pouvoir-être qui excède les interdictions. Plutôt que d'exclure cette position en me retranchant derrière la morale,

¹ Ateliers de l'Insu, c/o Alain Gontier, Rue Néringotte, 22, 5590 Haversin.
Tél.: 083 68 90 13 - Fax : 02 610 81 87 - E-mail : Ateliersinsu@hotmail.com

je m'inclus dans cette possibilité et je me mets en situation - éthique - de pouvoir l'accueillir. En d'autre terme, je m'engage à penser la question du meurtre de ma propre place, à la penser avant le passage à l'acte².

C'est déjà ça, mais cela ne suffit pas. Cette première "ouverture" me permet d'entendre le meurtre comme une *vérité* qui introduit une rupture par rapport aux savoirs prodigués par la morale. Il y a ce que je sais - on me l'a dit : je ne peux pas tuer - et ce qui me reste insu - en suis-je capable ? puis-je tuer ? En me supposant cette capacité, je n'en sais cependant pas plus sur une éventuelle nouvelle habitude. Cet "insu" ne se manifestera que quand je serais véritablement "en situation".

Alain Badiou, le premier philosophe auquel je vais me référer, parle à ce propos d'un *sujet de vérité*³. Ici le sujet - vous voudrez bien laissez de côté vos notions psychanalytiques - serait la situation dont le meurtre est l'événement et dont, bien que l'auteur potentiel, je ne suis qu'une composante : un *quelqu'un*⁴ en jeu. Cette appartenance me met en rupture par rapport à mes savoirs en mettant en route un *processus de vérité*. Cet événement qui m'empêche de rester fidèle à moi-même tel que je me sais⁵ me donne une *consistance* subjective en ce sens que je suis amené à penser. Ce qui me pousse à penser c'est cette situation, cet événement - cet événement particulier mais aussi tout événement susceptible de provoquer une rupture avec nos savoirs - qui me pousse à lier le su par l'insu.

La situation d'atelier se réfère ainsi à une *loi de l'insu* : en deçà de nos savoirs, il y a quelque chose en nous susceptible de s'ouvrir dans la force d'un événement. En laissant un vide d'où reste exclus les savoirs (pas de consignes quant à la manière de procéder, pas d'apport technique, etc.), chacun a l'occasion de déployer ce qu'il a d'insu en lui et de développer l'*éthique d'une vérité*.

Chaque groupe qui se forme dans le cadre d'un atelier d'expression provoque l'occasion d'une composition d'un nouveau sujet de vérité. Cette composition excède chaque individu mais le réquisitionne en quelque sorte. L'animation consistera dès lors à reconnaître le processus et à maintenir le groupe dans une fidélité à l'événement produit par la situation (*processus de vérité*), de manière à ce que chacun prennent consistance en liant ce qui est apparu à son insu et ce qui lui est su.

"Ce qui est apparu", dans le cas qui nous occupe, c'est ce qui s'est inscrit grâce/à travers le matériau proposé : modelage, collage, et autres ouvrages. C'est le geste qui provoque l'apparaître. L'inscription de l'apparaître donne, en quelque sorte, la mesure du geste, de l'écart entre le su et l'insu. Cet écart permet un retentissement qui sera le liant nécessaire pour obtenir la consistance dont nous venons de parler.

Chaque inscription - et c'est là que nous croisons le thème de cet atelier - est l'écriture d'une pensée que nous encouragerons ensuite à traduire en mots dans la mesure du possible. C'est ce dont vous parlera Alain Gontier juste après.

Du geste au sens en passant par l'apparaître, nous sommes dans l'espace transitionnel où joue la créativité. Son inscription donne naissance à l'*image poétique*. Nous reprenons cette idée au deuxième philosophe qui nous à inspiré : Gaston Bachelard⁶. "L'image poétique est un soudain relief du psychisme", dit-il. Le mot "soudain" est important car il place l'image poétique dans un apparaître sans cause. Il précise plus loin: "L'image poétique n'est pas soumise à une poussée. Elle n'est pas l'écho d'un passé. C'est plutôt l'inverse : par l'éclat d'une image, le passé lointain résonne d'échos et l'on ne voit guère à quelle profondeur ces échos vont se répercuter et s'éteindre. Dans sa nouveauté, dans son activité, l'image poétique a un être propre, un dynamisme propre". Ce dynamisme propre, c'est aussi celui de la créativité telle que la définit Winnicott. Là où Bachelard parle de rêverie, Winnicott parle de jeu. Chacun de ces deux auteurs prend le concept dans l'un de ses aspects : Winnicott met en lumière le côté nécessairement agissant de la créativité – "Jouer, c'est faire"⁷, écrit-il - ; tandis que Bachelard éclaire celui de son retentissement dans l'être.

² On pourrait dire, à partir de là qu'un interdit est toujours un support de pensée puisqu'il permet un passage : fermé et étanche, il va provoquer le passage à l'acte ; ouvert vers un possible il peut circonscrire une élaboration psychique.

³ A. Badiou - L'éthique - Paris, Hatier, 1993, Optiques Philosophie.

⁴ Les termes en italiques sont ceux repris à Alain Badiou.

⁵ Freud a traduit cette fidélité à soi tel qu'on se sait par le principe de répétition.

⁶ G. Bachelard – La poétique de l'espace - Paris, PUF, 1957, Quadriges.

⁷ D.W. Winnicott – Jeu et réalité - Paris, Gallimard, 1975, Connaissance de l'Inconscient.

L'image poétique dans son caractère soudain peut faire figure d'événement. Elle vient nous rappeler qu'il y a une loi de l'insu et nous ramène à l'éthique.

On l'a vu, il n'est pas anodin de placer les gens dans une situation où on leur propose de faire. C'est dans le faire que naît la créativité et tout ce qui s'en suit de possibilité de prise de consistance. Si la loi de l'insu et l'éthique des vérités laissent à l'écart une quelconque injonction par rapport au travail à effectuer, elles rendent indispensable un espace protecteur qui permette de penser sans sidération. Cela me fait penser que la psychothérapie est peut-être avant tout un art de la mise en situation. On ne peut, entre autre, imaginer un atelier n'importe où sans aménagement, ni parler d'expression n'importe quand.

Pour terminer, disons que, concrètement, au niveau du cadre d'un atelier d'expression, les choses se déploient de la manière suivante :

- un matériau d'inscription, d'écriture, ayant fonction de chemin où laisser des traces ;
- un espace clos, protecteur, enveloppant mais ouvert sur un vide de savoirs : pas de consignes quant à la manière d'aborder les choses, de s'écrire, pas d'apports techniques ;
- une durée précise qui évite la dissolution de l'événement de la rencontre avec ce qui se passe ;
- un temps de parole pour acter une position éthique et soutenir le mouvement de pensée.

En supplément gratuit, quatre définitions⁸ de mot qui montrent, si besoin en était, que l'usage de la langue n'est pas étrangère à l'éthique.

Le mot "cadre" définit une bordure. C'est ce qui circonscrit, entoure un espace, une scène, une action. Cela définit également l'arrangement des parties d'un ouvrage. Ce qui cadre, c'est ce qui va bien avec quelque chose. C'est aussi ce qui se dispose, se met en place.

Le cadre, dans sa fonction de bordure, doit ouvrir à quelque chose : un espace, une scène, une action.

Ouvrir, c'est rendre praticable, utilisable. L'ouverture se réfère également à ce qui est commencé, mis en train, à un mouvement. Elle apparaît comme une solution de continuité entre l'extérieur et l'intérieur. C'est une voie d'accès, un moyen de comprendre. Son origine étymologique est mêlée avec l'idée de "couvrir", ce qui nous permet d'en parler comme d'un révélateur.

Derrière ces définitions, il y a l'idée importante d'un mouvement, d'un passage, d'un processus. Pour lui donner corps, les choses doivent pouvoir s'inscrire quelque part.

Deux mots sont ici importants pour moi : durée et trace.

La durée est un espace de temps. Ce qui nous occupe ici nous renvoie plus directement au temps vécu, celui-ci étant entendu comme une succession d'états psychiques. Durer c'est continuer d'être, d'exister, résister contre les causes de destruction, vivre au bout du compte.

La trace est ce qui marque un passage, la marque d'une action. C'est ce à quoi on reconnaît que quelque chose a existé. Tracer c'est indiquer, ouvrir un chemin. C'est aussi former en faisant plusieurs traits, ou par les traits de l'écriture. Son étymologie nous ramène à parcourir. Tractus définit l'action de tirer.

Ces quatre termes recourent assez bien la manière dont s'est conçu le cadre des ateliers d'expression : une bordure qui ouvre à une durée en permettant l'inscription d'une trace de passage.

⁸ Sources : Petit Robert et Dictionnaire étymologique de O. Bloch.